

d'aggrandir sa feuille et lui promettre leur encouragement. C'est l'imprimeur de la feuille qui a lui-même appris l'heureuse nouvelle à toute la ville, en ledisant à une personne attachée à notre bureau.'

Quand je dis qu'elle me défonce, je ne prétend pas que c'est par son attaque contre moi, mais bien par son front son mensonge. Pour des faussetés moindres passe ; mais pour celles là, elle sont trop fortes : il faudrait ouvrir toutes les fenêtres de l'univers pour les laisser sortir. Je connais des menteurs, des gens qui disent ce qu'ils savent n'être pas vrai, tels que M. Viger, par exemple qui dit que le pays le soutient dans ses mesures ; ceux-là ce sont des mensonges diplomatiques, mais pour ceux de l'Aurore que je viens de vous faire remarquer, O, ça passe outre toutes bornes consciencieuses ! Mais cela ne m'étonne pas ; l'habitude sait nous faire à tout. Le mensonge est l'élément de cette feuille depuis près d'une année il serait son pain quotidien si elle paraissait tous les jours cependant dans ses trois numéros elle sait faire saprovision pour la semaine. Mais quels sont ces mensonges demandez-vous. D'abord elle dit que la pudeur lui défend de nommer ce journal ; ça c'est la première mentrie: l'Aurore n'a pas plus de pudeur que sur la main ; si elle en avait elle ne conterait point tant d'histoires. L'autre mensonge consiste en ce qu'elle accuse des Messieurs de la plus haute respectabilité d'être venu, no faire certaines propositions pour mon agrandissement. Là, en voici une grosse dite par elle ou par *quelqu'un de son bureau*. Jamais propositions ne me furent faites de la part d'aucun messieurs ; sauf de celle de M. Spéhardesse qui ne veut pas que l'on rie de lui—en effet je n'aurais pas dû mettre messieurs qu'importe on saura faire la distinction!—Mais, pourquoi vouloir contredire l'Aurore ! c'est du temps perdu... on sait tous que si elle dit la vérité, ce n'est que par accident. Quand à ce qu'elle dit que j'ai annoncé la nouvelle à toute la ville en instruisant quelqu'un de son bureau ; si je lui en avais parlé, je n'aurais pas de peine à croire ce qu'elle plante car on sait que ceux qui gissent dans la ruelle St. Amable sont autant de paniers percés. Ce quelqu'un je le soupçonne ; il a très mal fait de venir se frotter auprès de moi, car je puis l'empoigner à mon aise ; il a un si beau manche ! S'il est venu pour me tirer les vers du nez, je ne m'arrêterai pas aux vers qui sont dans le sien, je saisirai le tout en gros ! Il a joliment fait un conte que l'Aurore a cru et qu'elle a été assez bête de reproduire, la malheureuse, on lui dirait qu'elle est fine et vaut quelque chose et elle le croirait ! Vraiment, je dis avec l'Évangile : Heureux les pauvres d'esprit !

A propos d'agrandissement, l'Aurore voudrait-elle bien nous informer quel montant on doit lui donner pour s'agran-

dir ? Il serait bien difficile de le faire, car elle a tant de *petitesse* ; on pourrait peut-être effectuer le changement en lui en otant sur l'épaisseur ; c'est mon opinion que je donne. Cependant j'aimerais beaucoup à voir sa feuille plus ample, elle servirait mieux comme papier à enveloppe.

Rêves de M. Viger.

Plus je m'applique à l'étude du caractère de notre incomparable patriarche, plus je suis convaincu que le somnambulisme est son état propre, son élément. Je suis assez hardi pour avancer que sans M. Viger on n'aurait jamais pu découvrir les lois qui régissent le rêveur. Il rêva du moment qu'il ôta ses pantalons d'étoffe du pays, pour reposer ses vieux membre plus facilement sur son lit. J'allais dire *Baudet*, mais les malins auraient compris M. Barthe ; il rêva, dis-je, du moment qu'il enfouit ses vénérables jambes dans ses draps au moment où il les en retire pour résumer les fatigues de l'état ministériel en resumant sa culotte. Non seulement se contente-t-il de cela ; le jour lui connaît ses rêveries dont je vous entretiendrais présentement, si je n'avais pas promis de parler de ses songes. Entre autres rêves, le suivant est digne de publication :—

La nuit qui succéda la résignation du ministère et l'acceptation des rênes par le vénérable, il eut un songe tout-à-fait remarquable ; cependant la chronique ne dit pas si le patriarche rêveur avait les yeux fermés ou non ; ce point est peu important, heureux si M. Viger ne rêvo jamais plus lourde folie en plein jour. Le vénérable venait de faire sa prière si c'est sa coutume de la dire, ce que je suppose charitablement—il mit son bonnet de nuit, tout blanc comme l'innocence d'un nouveau baptisé, et fit certaines autres choses, tous des lieux communs dans la narration et que je passe donc sous silence. Une fois sa chandelle éteinte, il se met à soupiner, peut-être était-ce sur le triste sort de son pays qu'une conduite imprudente de la part du gouverneur venait de priver d'un fameux ministère ; peut-être aussi était-ce en conséquence de son humilité ordinaire qui lui faisait craindre de ne pouvoir accomplir ses nouveaux devoirs avec sagesse—humilité que l'on trouve toujours chez les grands génies, qui les rends prudents et défiant d'eux-mêmes et qui du moment qu'elle se témoigne chez eux. Est l'avant coureur de brillants succès dans ce qu'ils entreprennent avec tant de répugnance ; peut-être même ces soupirs étaient-ils causés par des remords qui troublaient cette vénérable conscience sur ce qu'elle avait imprudemment plongé son pays dans le malheur et l'avait exposé aux maux qu'entraîne une division telle que celle qu'il s'efforçait d'effectuer parmi ses concitoyens. Mais j'ai fini de sonder les causes de ces soupirs qui paraissent s'échapper péniblement de cette poitrine de vétérans dont le cœur qu'elle renfermait battait... mais, je m'arrête car un doute s'empara de mon esprit—ces gros soupirs étaient-ils pas des ronflements ! Des ronflements ! dites-vous, et comment peut-on ronfler sitôt surtout après avoir commis un aussi mauvais coup que celui dont le vénérable dormeur venait de se rendre coupable ? Eh bien ! si vous n'êtes pas certains des causes et de la nature de ces soupirs, décidez la question com-

me bon vous semblera maintenant que je vous ai mis dans le bon chemin.

M. Viger rêvait à un immense établissement dont l'architecture dénotait qu'il appartenait à l'ordre des distilleries. Cet édifice avait sur son front une enseigne qui portait les mots suivants : METCALFE, VIGER et C^{ie}, distillateurs &c. MM. Barthe, M'Donnell, et Daly étaient les employés dans l'établissement. M. Barthe voyait à l'exécution harmonieuse de la machine M. M'Donnell à l'exclusion de ceux qui ne l'avaient point martyrisé ; M. Draper à l'introduction des orangistes et des jurés qui prononcèrent—trouvèrent serait un terme trop doux—les détenus politiques de 1837 et 1838 coupables ; et M. Daly à la tenance des livres et à la correspondance de la compagnie. Le grain reçu pour la confection des liqueurs étaient des formes, des dissertations, sur la morale publique des pamphlets sur la crise ministérielle, les adresses à Sir Charles ainsi que leurs réponses, une fillée de l'Aurore et les écrits du ministre Ryerson. La liqueur que l'on voulait faire était le gouvernement responsable. Tout à coup le rêveur, après avoir vu l'édifice élevé, les employés à leurs besognes respectives, et les grains mis en usage, fut saisi d'un cauchemar dont la violence ébranla ses esprits. Cette belle bâtisse venait de s'écrouler sur lui, et le poids l'étouffait. Il voulut crier, mais ses efforts étaient impossibles et heureusement pour lui que son domestique vint à ce terrible moment le tirer d'embaras en l'éveillant et le saluant par ces mots : *Monsieur voudrait-il mettre une chemise nette ?*

Oui, à présent qu'il est encore temps, nous le demandons à M. Viger, qui doit être éveillé sur la tournure que prendront inévitablement les affaires. "Monsieur voudrait-il mettre une chemise nette ?"—Nous le lui demandons, car bientôt sa garde-robe sera épuisée ; il n'a plus qu'une chemise à sa disposition, et s'il ne la sauve point de la vermine qui la ronge, il ira nu, nu !

On dit que M. Barthe ferait un fameux général ; voyez comme il conduit ses colonnes contre ceux qui s'opposent à Mr. Viger et comme il se fortifie de lignes. Il ne lui manque plus que des



CHEVAUX DE FRISES.

M. Des Ragoirs peut bien en faire en sa qualité de barbier. D'ailleurs c'est tout dans l'ordre des choses ; il est soldé, équipé, &c. &c.

L'Aurore vomit feu et flamme contre les Orangistes. Elle prétend que c'est une horreur de voir leurs procédés au 19^e siècle. Je pense comme elle : c'est un miracle ! cependant j'irai plus loin : je dis que c'est une curiosité de voir l'Aurore au 19^e siècle.